SEIZIÈME FASCICULE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

ARTISTIQUES LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES DU FINISTERE

SEIZIÈME ANNÉE

1946

MORLAIX
Imprimerie Nouvelle (Soc. Coop.), 18, Rue de Paris
1946

Publication périodique

SEIZIÈME FASCICULE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

ARTISTIQUES LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES Du FINISTERE

SEIZIÈME ANNÉE

1946

MORLAIX
Imprimerie Nouvelle (Soc. Coop.), 18, Rue de Paris
1946

Société d'Etudes Artistiques, Littéraires et Scientifiques du Finistère

(Morlaix)

BUREAU POUR L'ANNÉE 1946

PRÉSIDENT D'HONNEUR : M. Charles LÉDAN, Bibliothécaire, place Thiers.

PRÉSIDENT : M. Francis GOURVIL, Journaliste, rue de Brest.

VICE-PRÉSIDENTS : M. J. LE MARCHANT DE TRIGON, Pennanru, en Ploujean ; M. LÉNAT, Professeur, rue Waldeck-Rousseau, en Plourin.

SECRÉTAIRES : M. J. LE GOAZIOU, Libraire, Place E. Souvestre ; M. R. GUYOMARCH, 23, Rue du Mur.

ARCHIVISTE : M. A. LE BARS, Place Thiers.

TRÉSORIER : M. J. GRALL, Pennanru, Ploujean.

MEMBRES : MM. BARBIER, CHATEAU, KAMP, PENTHER QUERNÉ.

NOUVEAUX MEMBRES ADHERENTS

M. Abdelaziz, Professeur au Collège.
M. Le Docteur Bercegeay, Médecin psychiâtre, Hospice de Morlaix.
Mme Breton, 11, rue des Lavoirs, Morlaix.
Mme Coquin, Kerlézen, Carantec.
M. Delestre, Grand'Place, Saint-Pol-de-Léon.
Mme Elléouet, Kerlézen, Carantec.
M. Fontaine, instituteur, Ecole Gambetta, Morlaix.
Mme Gardinier, Directrice du Collège de Jeunes Filles.
M. P. Guiomar, 48, rue Longue, Morlaix.
Mme P. Guiomar, 48, rue Longue, Morlaix.
M. Louis Le Gall, Libraire, rue d'Aiguillon, Morlaix.
M. Louis Le Gros, 17, rue Laënnec, Morlaix.
Mlle L'Haridon, 47, rue des Cieux, Huelgoat.
Mlle Geneviève Madec, P. T. T., Saint-Sauveur.
M. Martin, Professeur au Collège de Morlaix.
Mme Putenier, Carantec.
M. Troussel, commerçant, 38, Place Thiers, Morlaix.

NÉCROLOGIE

La Société d'Etudes a eu le regret d'enregistrer le décès de plusieurs de ses membres :

M. Broustail, Professeur au Collège, membre du bureau ;
M. Ollivier, Landerneau, érudit et bibliographe ;
M. F. Riou, Libraire à Morlaix ;
Mme Le Duc, 23, Place Cornic ;
Mme Dumarcet, 29, rue de Brest ;
Mlle Le Dantec, Locquirec.

ACTIVITE COMMUNE de la SOCIETE D'ETUDES et de la SECTION de l'ASSOCIATION GUILLAUME-BUDE

Le 14 Février. — Pour inaugurer la section locale de l'Association Guillaume-Budé, M. Louis, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, définit avec subtilité et persuasion : « L'Humanisme que nous défendons ». Cette attachante conférence fut suivie avec beaucoup d'intérêt par un auditoire désireux de trouver, au milieu du désordre intellectuel de notre époque, quelques raisons claires et simples de penser et de vivre.

Le 7 Mars. — M. Martin, à travers l'œuvre de Péguy, intéressa, lui aussi, ses auditeurs du problème de l'humanisme et exposa comment Péguy, en soumettant sa pensée et sa vie même à la recherche passionnée de la vérité, à l'amour de la justice et de la liberté, fut un véritable humaniste de l'action. Il entrecoupa sa causerie de lectures de quelques-unes des plus belles pages du poète.

Le 30 Avril. — M. F. Gourvil, avec sa simplicité et sa bonhomie coutumières, dans une causerie sur « Anatole Le Braz et son œuvre poétique », nous fit pénétrer dans l'intimité de l'écrivain. Il dit avec talent et conviction quelques-uns de poèmes de Le Braz, excellemment secondé par Mlle Le Roux et M. Herné, du *Groupe Théâtral Morlaisien*.

Nos lecteurs trouveront ci-après le texte intégral de cette conférence.

Le 20 Juin. — M. Foulon, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, devant une assistance nombreuse, évoqua les enchantements des légendes de la Table Ronde au long d'un « voyage merveilleux au pays du roman breton ».

Bien que ce sujet ardu eût pu apparaître déconcertant à un public peu familier de littérature médiévale, l'érudit conférencier sut rendre sensible à son auditoire le charme d'une poésie primitive trop oubliée.

Le 3 Juillet. — « Silhouettes de femmes et la divine comédie » fut le sujet que traita avec finesse et distinction Me Masseron, bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Brest, qui possède, ainsi que chacun sait, une connaissance parfaite de l'œuvre de Dante.

Le 8 Décembre. — Une exposition de peinture fut inaugurée dans les Salons Quiviger, en présence de MM. Bourgeas, Sous-Préfet, Masson, Maire de Morlaix, Conseiller de la République. Les toiles étaient nombreuses et diverses : environ 200.

40 artistes, parmi lesquels un membre de l'Institut, L. Simon, et plusieurs prix de Rome, avaient exposé.

Le 27 Décembre. — Pour clôturer l'exposition, MM. Penther et Le Marchant de Trigon firent une causerie sur la peinture contemporaine. M. Penther, dans une improvisation spirituellement enlevée, égrena des souvenirs personnels sur la peinture officielle qu'il critiqua sévèrement. Puis il définit l'école impressionniste, et, à propos de Monnet, suggéra que le précurseur de l'impressionnisme peut être le grand peintre anglais, Turner.

M. Le Marchant de Trigon, dans un exposé solide et étudié, examina les différentes formes de la peinture moderne, ses initiatives, ses échecs et aussi ses victoires, et aussi l'enrichissement apporté par toute une pléiade d'artistes aux façons de sentir de la société contemporaine.

CAUSERIE
SUR
« Anatole Le Braz et son œuvre poétique »

PAR M. F. GOURVIL

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Il y a quelques mois, à l'occasion du centenaire de Tristan Corbière, célébré par la Société d'Etudes, je vous avais annoncé une causerie consacrée aux trois poètes bretons de langue française tenus à juste titre pour les plus représentatifs : à savoir Auguste Brizeux, Charles Le Goffic et Anatole Le Braz.

Mais, m'étant attelé à la préparation de cette causerie, j'eus tôt fait de me rendre compte me ma présomption.

Une seule soirée pour trois poètes dont l'œuvre revêt l'importance de celle laissée par chacun de ceux-ci, c'eût été, à la vérité, une galopade éperdue à travers un jardin plein de fleurs délicates, dont vous n'auriez eu le loisir ni de contempler les couleurs ni de respirer les senteurs si diverses.

Je décidai donc de restreindre raisonnablement le champ que j'entendais tout d'abord parcourir avec vous, pour m'en tenir à la présentation d'un seul des poètes cités, persuadé qu'en fin de compte on me saurait gré d'un tel sacrifice.

Un seul... mais lequel ?

Logiquement, il eut peut-être convenu de respecter la chronologie, et de parler d'abord d'Auguste Brizeux qui, dans notre Parnasse, fait figure de précurseur, et qui terminait trop prématurément sa carrière alors que Le Goffic et Le Braz en étaient encore aux balbutiements de leur prime enfance.

Ceux qui me connaissent savent que je suis avant tout un « fantaisiste », et qu'une logique sévère ne guide pas toujours mes déterminations. Ils comprendront ainsi, mieux que les nouveaux-venus à la Société d'Etudes, que j'aie cru pouvoir donner la priorité à l'un des deux poètes — sur les trois désignés primitivement — qu'il m'a été donné de fréquenter, et avec lesquels j'ai correspondu pendant des années.

Si, en définitive, mon choix s'est porté sur Anatole Le Braz, c'est qu'une sorte de tendresse vouée à la mémoire de l'homme

me porte sans doute à une compréhension plus expresse de son œuvre, et à une communion plus parfaite avec elle, quand bien même cette œuvre n'atteindrait pas toujours la perfection que j'attribue volontiers à celle de Charles Le Goffic.

Et avant de vous en parler, je souhaite pour vous que ce sentiment louable en soi supplée, si besoin est, à l'insuffisance de mes talents particuliers dans le domaine de la critique littéraire.

XXX

Le Braz a été mon véritable initiateur à la « Matière de Bretagne ». C'est par ses ouvrages que j'ai eu, vers la dix-huitième année, la révélation de ma patrie d'origine, laquelle, jusqu'à cette époque, m'était, à vrai dire, aussi étrangère que les contrées les plus éloignées du globe. Et quand je dis « aussi étrangère » c'est pur éphémisme, car les romans de Gustave Aymard, de Jules Verne et de Louis Boussenard entre autres, avaient rendu les déserts de l'Arizona, les savanes de l'Amazone, les solitudes glacées de la baie de Baffin ou les attols du Pacifique plus familiers à mes sens que les landes de l'Arré, les forêts de l'Argoat ou les falaises d'Ouessant.

A la lecture de pages si pleines d'émotion, consacrées aux êtres et aux choses de mon propre pays, de pages tout imprégnées des vastes souffles iodés de la mer d'Occident ou des discrètes senteurs de la mousse qui revêt nos vieilles pierres, de pages dans lesquelles se condense une atmosphère où la poésie et la légende se mêlent à la dure réalité, de pages, enfin, dans lesquelles la magie du style aurait suffi à rendre plus vrai que nature tout ce que décrit leur auteur, si celui-ci n'avait été en même temps qu'un maître du verbe un observateur dss plus sincères... c'est un monde nouveau qui s'étala sous mes yeux, dans cette Bretagne que je n'avais jamais quittée, ni même parcourue. Grâce à elles, je trouvais ma voie. Et les effets de leur initiation ont été si décisifs que les prolongements ne s'en sont guère affaiblis dans la maturité de mon âge.

C'est donc là l'une des causes de la vénération que je professe pour la mémoire de Le Braz. Mais ce n'est point la seule.

Etant féru d'un auteur, il arrive souvent que l'on désire le connaître autrement que par ses œuvres. Et lorsque le désir se réalise, il arrive aussi, parfois, que l'homme ne sorte pas grandi de l'épreuve. Car hélas ! il n'y a pas toujours concordance absolue entre le talent d'un écrivain et son caractère ; et combien d'hommes de lettres au prestige universel apparaissent à ceux qui les fréquentent ou les approchent à l'occasion comme d'insupportables grincheux, comme les champions jaloux de droits qui sont unique-

ment leurs droits d'auteur, ou comme les monstres de suffisance...

Ayant dévoré à peu près toutes les œuvres de Le Braz qui se trouvaient à ma portée, autant que le modeste bagage d'instruction primaire dont je disposais m'en permît l'assimilation, le désir me vint, à moi aussi, de faire plus ample connaissance avec mon auteur favori. J'étais alors dans mes premiers vingt ans et tirais l'aiguille dans un atelier de tailleur installé tout au haut d'une tourelle carrée de la maison Guiomar, escalier Saint-Melaine. En raison de l'état de ma bourse — en ce temps-là, la façon d'une culotte était payée trois francs ! — c'est seulement dans la presse que je pouvais suivre les manifestations littéraires bretonnes : congrès, banquets, inaugurations, au cours desquelles on avait des chances de rencontrer ceux qui tenaient la vedette à l'époque.

Un jour vint, cependant, certain dimanche d'été de l'année 1912, où l'occasion s'offrit à moi d'assister sans trop de frais à l'une de ces manifestations...

On inaugurait ce jour-là au cimetière de la Roche-Derrien, près de Tréguier, la stèle tumulaire du poète Narcisse Quellien, ce Trégorois qui devint le plus boulevardier des Parisiens tout en courtisant assidûment la Muse bretonne, et fonda dans cette Bretagne prolongée qu'était, à l'entendre, le quartier de Montparnasse, un « Dîner Celtique » où se réunissaient chaque mois des célébrités n'ayant souvent avec notre pays aucune sorte d'attache. — Ce Dîner Celtique ne compta-t-il pas un magnifique nègre parmi ses convives ?

Quellien avait inventé presque de toutes pièces une « Perrinaïk » qui aurait été la compagne bretonne de Jeanne d'Arc, et il en était si bien arrivé, au bout d'un certain temps, à croire à la réalité de sa fiction, qu'il parla d'ouvrir une souscription en vue de dresser un monument à cette héroïne méconnue sur le sommet du Méné-Bré, point culminant de son Trégor natal.

Ernest Renan, qui fréquentait le Dîner Celtique autant que le lui permettaient ses accès de goutte, était tout d'indulgence pour les emballements de Quellien, et dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, dit de celui-ci que c'était le seul homme de notre temps auquel il reconnût la faculté de créer des mythes.

Le créateur du mythe de Perrinaïk avait été, en 1903, victime d'un accident d'automobile sur ces boulevards où il cultivait sa nostalgie de la Bretagne. Sur l'initiative des Bretons de Paris, sa dépouille mortelle rapatriée, inhumée dans le cimetière de La Roche, fut honorée d'un bloc de granit sur lequel se détachait un médaillon dû à l'un des frères Le Goff, de Saint-Brieuc. Et les journaux annonçaient une inauguration avec discours d'usage, banquet suivi d'une fête en plein air, et surtout avec la

participation de quelques personnalités littéraires parmi lesquelles Le Braz et Le Goffic.

N'y tenant plus, j'enfourchai ma bicyclette le matin même de la fête, et abattis bravement en trois heures les quinze lieues qui séparent Morlaix de la Roche-Derrien. Arrivé sur les bords du Jandy, ou moment où se déroulait la cérémonie du cimetière, je cherchai des yeux mon grand homme, eus vite fait de l'identifier, et, à la sortie, manœuvrai adroitement de façon à l'aborder.

Ce n'était pas chose aisée, car comme on pense, Le Braz était bien entouré. J'avais un prétexte pour me présenter à lui sans le secours d'un introducteur, car l'année précédente il avait écrit une préface pour un recueil de chants populaires bretons publiés par moi avec la collaboration de mon ami Hippolyte Laterre, typographe à Carhaix. Néanmoins, j'étais plutôt ému en guettant l'instant propice à mon intervention, dans la crainte de bafouiller et de paraître quelque peu ridicule. Mais tout se passa de façon inespérée. Un bon sourire illumina à l'annonce de mon nom le visage du maître, qui, après un serrement de main prolongé et l'échange des premières paroles, me prit affectueusement un bras, m'entraîna dans la foule en voie de dispersion vers la tente dressée en plein champ pour le banquet, me posant quantité de questions relatives à ma famille, à mes occupations, à mes projets. Et l'intérêt qu'il portait à ce moment à son obscur interlocuteur n'avait certes rien d'affecté, ainsi que je devais m'en rendre compte quelques mois plus tard.

Inutile d'insister sur la qualité d'une fête de l'esprit à laquelle je participais pour la première fois à cette occasion, en écoutant les toasts ou les simples propos de convives comme Léon Durocher, directeur du *Fureteur Breton*, Eugène Le Mouel, vice-président de la Société des Gens de Lettres, le Commandant de Bonnerive, feuilletonniste des *Débats* sous le pseudonyme de Georges de Lys, Alain et Georges Quellien, fils du poète, qui venaient de rééditer en plaquette les meilleures pièces de vers de leur père, le Grand-Druide Yves Berthou, François Ménez, serré dans un uniforme tout neuf de « tringlot », Camille Lemercier d'Erm, directeur de la revue *Les Argonautes*, Yann-Morvan Goblet, aujourd'hui rédacteur au journal *Le Monde*, et vingt autres manieurs de plume...

Le Braz fut sans conteste le plus brillant de tous, au cours d'un toast improvisé sur la grand'mère du héros de la fête, qui répondait au charmant surnom de *Krozolik*.

Remonté dès le lendemain sur mon établi de tailleur, je repassai à plaisir mes souvenirs de cette journée, y trouvant des raisons multiples de me maintenir dans la voie où je m'étais engagé.

Quelques mois plus tard, comme j'avais entre temps sollicité et obtenu une bourse départementale, à l'effet de suivre les cours de langues et de littératures celtiques à la Faculté des Lettres de Rennes, je retrouvai Le Braz dans notre capitale Bretonne.

C'est d'ailleurs en grande partie grâce à son appui et à celui de Charles Le Goffic que cette manne me fut accordée par le Conseil Général du Finistère. Dans ses lettres, Le Braz m'avait invité à l'aller voir dès mon arrivée, et c'est comme un fils qu'il me reçut dans son studio de la rue Joseph-Sauveur, tout encombrée de livres, de peintures et de bustes.

Ayant dès lors mes entrées régulières dans son intérieur hospitalier, je ne me faisais naturellement pas faute de passer avec lui et ses filles Reine-Anne et Maggie des soirées qu'il emplissait, outre de la fumée d'innombrables cigarettes, d'une conversation des plus captivante, au cours de laquelle j'apprenais toujours quelque chose de nouveau sut telle tradition populaire, sur la genèse de telle œuvre de l'écrivain, ou sur quelque point d'histoire littéraire.

On ne pouvait approcher l'homme sans être séduit par la noblesse naturelle de sa personne, par l'affabilité de son accueil et le charme de ses propos. Il m'est arrivé depuis 1912 d'approcher et même de fréquenter bien des célébrités françaises et étrangères des Lettres, des différents arts et de la politique. Ce que je puis assurer, c'est que nulle d'entre elles ne m'a produit une impression plus forte, plus résistante à l'épreuve du temps que celle laissée en moi par un contact prolongé avec l'auteur de la *Légende de la Mort*.

Les dimanches de printemps, en compagnie de deux autres Bas-Bretons fervents, fixés comme moi, l'un par ses études, l'autre par sa fonction sur les bords de la Vilaine, nous faisions des sorties à bicyclette qui étaient proprement des pèlerinages historiques en forêt de Brocéliande, à Saint-Aubin-du-Cormier, à Bécherel ou ailleurs. Et si quelque inconnu le moindrement cultivé partageait avec nous quatre la table d'hôte, à l'auberge où nous déjeunions, il était inévitablement captivé par la conversation de notre maître, prolongeait sa présence à nos côtés, et au lever de table, ne manquait pas de questionner discrètement l'un des trois disciples pour être fixé sur une personnalité tranchant avec tant de relief sur la masse des convives habituels de la maison.

Je conserve précieusement toute une liasse de lettres que Le Braz m'écrivit par la suite, de Rennes, de Paris, du Port-Blanc et d'Amérique, et dans lesquelles s'exprime tout entière cette personnalité en qui la fidélité à ses affections ne cédait jamais le pas à des sentiments moins nobles. Je ne retrouve jamais sans émotion celle qu'il m'adressait quelques semaines avant sa mort, de la *Casa Gyptis*, à Menton, où dans un paysage enchanteur surplombant l'azur de la Méditerranée, il passa les derniers mois d'une existence vouée à l'exaltation de sa brumeuse Cimmérie ancestrale, savourant, assurait-il, « les charmes d'une convalescence ressemblant fort à la pleine santé ».

×××

Si je me suis attardé à vous parler de l'homme, c'est que, chez Le Braz, l'homme s'identifie à son œuvre plus expressément que je l'aie jamais constaté chez aucun autre écrivain. Mais l'existence aussi a marqué et influencé cette œuvre ; c'est pourquoi un bref aperçu biographique me paraît indispensable à son explication.

« *Je suis un fils des Monts adopté par la Mer.* »

C'est ainsi que le poète se définit lui-même dans le premier vers de l'un des *Poèmes Votifs*, vers gravé sur la stèle de son tombeau, au bord d'une allée, dans le jardin de l'évêché, à Tréguier.

Le Braz, dans l'œuvre duquel la mer occupe une place prépondérante, est, en effet, né à Saint-Servais, en pleine Cornouaille des monts et des bois, où son père était instituteur public.

Les hasards d'une mutation administrative fixèrent un jour le maître d'école dans le Trégor côtier, à Ploumilliau, près de Saint-Michel-en-Grève. C'est l'impression laissée sur ses souvenirs par le paysage sur lequel se posèrent ses premiers regards d'enfant, et par le changement d'atmosphère consécutif à la migration des siens que le poète a magnifiquement fixée dans ces alexandrins :

Forêts de Porthuault, ô mes fôrets natales,
Qui secouez aux vents, de hauteurs en hauteurs,
Vos somptueuses chevelures végétales,
Et m'avez, tout enfant, roulé dans vos senteurs,
Si les miens m'ont dit vrai, je voletais à peine,
Lorsque entraîné par leur exode vers la plaine
J'abandonnai mon nid sylvestre un soir d'hiver,
Et, victime déjà promise à la sirène,
Descendis avec eux au pays de la mer.
.....

L'ombre engloutit pour moi vos cimes maternelles ;
Depuis, fils de l'Argoat émigré dans l'Armor,
J'ai suivi sur les flots les mâts des caravelles,
Sous des cieux inconnus promené mon essor,
Et, sans cesse affamé de rencontres nouvelles,
Aux bourrasques du large, hélas ! rompu mes ailes.
Mais sur l'enchantement que vous m'avez versé,
La mer, toute la mer a vainement passé.
Ses lourds ressacs n'ont pas noyé vos grands murmures,
Et mon cœur reste rempli des frissons de ramures
Qui, là-haut, dans mes premiers songes, m'ont bercé.
De quelque enivrement que m'ait grisé ma course,
Chez vous seules, ô forêts saintes, j'ai ma source :
Pour y avoir jadis bu le fier élixir
Qu'avec vos sucs puissants la nature élabore,
Je l'entends qui égoutte en moi son pleur sonore,
Pur chrême baptismal impossible à tenir.

×××

C'est donc dans le bourg de Ploumilliau que Le Braz a passé ses premières années scolaires, parmi les petits paysans de son âge qui fréquentaient l'établissement de son père, jouant et se disputant avec eux en breton, la seule langue qu'ils parlassent, à vrai dire.

Cette phase de sa prime jeunesse a eu, à mon avis, une influence déterminante sur sa carrière littéraire. Il suffit de se reporter à telle de ses *Histoires du Pays Breton* pour s'en rendre compte.

Si son père avait été nommé dans une ville au lieu d'être muté dans des bourgs bretonnants (après Ploumilliau ce furent Ploudaniel et Penvénan), Le Braz fut peut-être devenu écrivain, écrivain de talent même, parce qu'il n'en aurait pas moins possédé les qualités indispenables à une brillante destinée dans les Lettres. Mais il ne serait sans doute jamais devenu celui que nous connaissons, que nous aimons ; car dans une ville, s'agît-il de Guingamp, de Tréguier, de Lannion, de Morlaix ou de Landerneau, il n'eût point connu les milieux exclusivement ruraux, exclusivement bretons, qui l'ont inconsciemment façonné, qui ont déposé en lui des semences que sa riche nature devait féconder plus tard, qui l'ont doté, enfin, d'un instrument de pénétration nécessaire à quiconque veut explorer à fond les détours de l'âme bretonne.

Il me l'a répété bien souvent : sans sa connaissance du breton, de cette langue parlée couramment par lui depuis sa plus tendre enfance, et qu'il eut l'heur de n'oublier point une fois sorti de son milieu originel, il lui eut manqué en

plus d'un merveilleux sésame une façon de sentir et de s'exprimer dont la subtilité fait précisément le charme.

Mais, malgré cela, on se tromperait en s'imaginant que Le Braz avait dès l'enfance la vocation bretonne. Ses premiers vers, écrits selon des règles d'une froide prosodie classique, au lycée de Saint-Brieuc ne laissent nullement percer la moindre préoccupation de « bretonnisme » ; et pendant la poursuite de ses humanités, au Lycée Saint-Louis, puis en Sorbonne, il ne semblera point se douter que des trésors dorment au fond de lui-même.

Préparant l'enseignement, il passa sa licence de Lettres et fut nommé à la rentrée de 1883 professeur de philosophie au Collège d'Etampes. L'Ile de France le garda trois ans au bout desquels l'administration eut l'heureuse inspiration de l'expédier à Quimper. Sans cette décision des bureaux ministériels, le jeune universitaire eut vraisemblablement connu mainte autre case de l'échiquier académique, et eut pu grisonner sous le harnois de Carpentras à Lille ou de Vesoul à Fontenay-le-Comte. Sans doute même, eût-il émergé de la masse de ses collègues grâce à quelques brillants essais de critique littéraire publiés dans des revues, grâce aussi à la publication de vers élégiaques. Mais il eût été, selon toute apparence, perdu pour la Bretagne, cette Bretagne dont Quimper lui réservait des aspects insoupçonnés, tout différents de ceux qui furent familiers à son enfance trégoroise.

Est-ce cependant la Cornouaille à elle seule qui détermina l'orientation nouvelle des goûts de Le Braz dès son installation sur les rives idylliques de l'Odet, qui donna le choc émotionnel au poète en puissance qu'il était encore à ce moment ?

Je ne le pense pas. Grâce à ses sortilèges, cette charmante contrée nous eût certainement valu un nouveau Brizeux, mais pas ce Le Braz à l'œuvre variée, qui commence à devenir enfin lui-même dès l'instant même, semble-t-il, où ses pieds auront foulé les pavés de la place Saint-Corentin et de la rue Keréon.

Alors, quel catalyseur aurait donc opéré en l'occurence ?

Pour ma part, je crois qu'il s'agit de Luzel, et de son œuvre entièrement consacrée aux traditions de la Basse-Bretagne.

François-Marie Luzel, qui, en 1886, avait dans les 70 ans, n'était peut-être pas ce que l'on est convenu d'appeler une forte personnalité ; mais il avait à son actif une remarquable carrière de folkloriste et de nombreux recueils de

contes et de chants faisant partie du patrimoine spirituel de son pays d'origine, dont il avait également, au cours de missions officielles, recueilli le théâtre populaire. Il était à cette époque archiviste départemental du Finistère, et le père de Le Braz qui le connaissait personnellement, avait recommandé au jeune professeur de lui faire une visite dès son arrivée à Quimper. Ce dernier dut n'y pas manquer, car, dès la séance de la *Société Archéologique* qui suivit l'installation de Le Braz dans son nouveau poste — celle du jeudi 28 octobre 1886 — Luzel, vice-président de cette société, présidée par La Villemarqué, auteur du *Barzaz-Breiz*, membre de l'Institut, y servait de parrain à son compatriote trégorois, lequel, dès lors, devint l'un des membres les plus assidus aux réunions de ce savant cénacle.

Quoiqu'il en soit, l'année suivante l'étincelle bretonne avait déterminé chez l'universitaire qui se cherchait peut-être encore, sans que ses goûts fussent définitivement fixés, un commencement de vocation ; et en 1888 celle-ci était suffisamment développée pour que, chargé du discours d'usage à la distribution des prix du Lycée, le 31 juillet, Le Braz eût choisi pour sujet de ce discours : *le Monde Celte*.

Sa voie ainsi trouvée, il n'en sortira plus, à vrai dire, et son œuvre presque entière : poésie, études, contes, romans, conférences, sera réservée à la Bretagne et à ses sœurs d'outre-Manche.

Grâce à Luzel, dont les ouvrages lui ouvrirent la porte d'un monde insoupçonné, tous ses souvenirs d'enfance et son bagage breton inutilisé allaient trouver une destination naturelle ; et ses dons encore statiques entreraient sans tarder dans une phase active.

Je ne saurais songer à énumérer ici toutes les publications, livres, articles de revues et autres, dus à Le Braz postérieurement à son installation dans la capitale cornouaillaise, laquelle, si elle fut ici plutôt une occasion qu'une cause, le fut magnifiquement. Car c'est à Quimper que notre auteur s'est le plus pleinement réalisé, car c'est de Quimper que sont datées la plupart — pour ne point dire la totalité — des œuvres qui ont fait de lui ce qu'il est à nos yeux.

Non, d'ailleurs, que la Cornouaille ait monopolisé une production restée, au contraire, largement acquise aux sujets bretons les plus divers, mais parce que, sans aucun doute, l'écrivain a trouvé à Quimper une atmosphère plus

propice, des conditions de travail, plus favorables à cette production que celles qui l'attendaient à Rennes après sa nomination, en 1901, à la Faculté de Lettres de la dite ville.

C'est dans sa maison de Stang-ar-C'hoat, en Kerfeunteun, qu'il a composé ou mis au point les huit-dixièmes de son œuvre poétique, qu'il a rédigé la presque totalité des *Vieilles Histoires du Pays Breton*, des chapitres des *Saints Bretons d'après la Tradition Populaire*, de la *Légende de la Mort*, du *Gardien du Feu*, des études et nouvelles composant les recueils intitulés : *Pâques d'Islande*, *le Sang de la Sirène*, etc...

Une nuit de printemps, entre soir et matin
Cette chanson fut faite à Quimper-Corentin.

Ces derniers vers de *Tryphina Keranglaz*, Le Braz aurait pu les paraphraser pour marquer l'origine de la plupart de ses poèmes et, autant dire, de tous les ouvrages qui l'ont rendu célèbre.

×××

J'en viens enfin à l'œuvre poétique qui doit occuper le reste du temps que je me suis accordé pour vous faire connaître — ou mieux connaître — cet auteur.

Elle comprend une petite plaquette en deux volumes de format courant, dont l'un a été publié postérieurement à la mort du poète. C'est dire que, matériellement, cette œuvre est moins considérable que celle de beaucoup d'auteurs bretons, ses contemporains. Mais ce sont bien moins ses dimensions que son intérêt propre, tant du point de vue poétique que du point de vue breton, qui retiendront notre attention.

Laissons de côté les essais, dont le premier qui ait eu les honneurs de l'impression est semble-t-il un poème intitulé *à Morlaix*, publié par l'*Avenir de Morlaix*, le 11 octobre 1879, sous le pseudonyme de *Sarbel*, anagramme de Le Bras, et daté de Penvénan. Ils ne sauraient contribuer en rien à la gloire de leur auteur, qui n'entrait pour de bon dans la littérature qu'avec sa *Chanson des Chênes* publiée par l'éphémère revue *Les Chroniques* (fondée par Jules Thellier, Charles Le Goffic et Maurice Barrès) en son numéro de février 1887.

Viendra ensuite une collaboration régulière à la revue l'*Hermine*, dirigée par le poète rennais Louis Tiercelin, à l'*Union Agricole*, de Quimperlé, puis à la *Revue de Paris*,

au *Journal des Débats* et à quelques autres publications bretonnes, provinciales ou étrangères.

Dans son ensemble, l'œuvre en vers de Le Braz est visiblement influencée par le Parnasse français, et, de façon plus particulière, par certains représentants de cette école, parmi lesquels Théophile Gauthier, Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme.

L'auteur d'*Emaux et Camées* a donné au poète breton le goût des quatrains en vers octosyllabiques aux rimes sonores et inattendues. Celui des *Poèmes Barbares* lui a communiqué une prédilection pour le genre descriptif soutenu par des alexandrins solidement articulés ; celui des *Vaines tendresses*, enfin, lui a enseigné l'art d'exprimer une émotion vraie, en bannissant toute emphase de son vocabulaire.

Mais de telles influences portent surtout sur le métier, sur la versification. Dans son inspiration, Le Braz est avant tout lui-même, surtout lorsqu'il est « Breton » et qu'il exploite les thèmes que lui fournit sa merveilleuse connaissance des traditions, des coutumes et des types humains les plus divers de son pays.

A cet égard, voici quelques pièces, choisies dans les deux recueils intitulés, le premier : *La Chanson de la Bretagne*, le second : *Poèmes Votifs* (1) et qui illustreront mieux que tous commentaires savants les différents aspects du talent et les différentes sources d'inspiration du poète.

Commençons, si vous le voulez bien, par le côté descriptif de ce talent, avec *Terre d'Armor* qui, en quelques quatrains lapidaires synthétise deux Bretagnes, l'une antithèse de l'autre en son atmosphère et ses couleurs :

C'est une terre en pierre et qui tombe en ruine,
C'est le cadavre épars d'un pays effondré ;
Un fantôme du ciel erre dans la bruine
En quête d'un soleil qui s'est evaporé.
. . . . . .

(*La Chanson de la Bretagne*, p. 10.)

Les Epaves, bien que dépouillée comme à dessein de toute couleur locale, n'en est pas moins pénétré par l'atmosphère particulière à la partie côtière de notre pays :

1. — Vols in-12. *Calmann-Lévy* Editeurs, Paris, Rue Aubert.

Dans l'âpre souffle des hivers,
Pareilles à des noyés hâves,
Voici venir du fonds des mers,
Les tristes, les vieilles épaves.
. . . . . .

(*Id.* p. 13.)

Avec *Rumengol*, c'est une fresque magistralement peinte et haute en couleurs, en dépit de sa sobriété voulue ; c'est toute la Bretagne mystique des Pardons qui va se dérouler sous vos yeux.

C'est un bruit murmurant d'oraisons qu'on fredonne,
Des gens passent, nu-pieds, qui viennent de très loin,
Qui viennent des confins de la terre bretonne
Fêter à Rumengol Notre-Dame de Juin
. . . . . .

(*Id.* p. 193.)

Comment ne pas évoquer l'art de Lemordant, fait de réalisme farouche et d'observation pénétrante, à propos de : *Entre Plomeur et Plovan*, qui campe avec un relief saisissant les Bigoudens du Cap-Caval ?

Les âpres Bigoudens aux formes d'androgynes
Ont dans leurs yeux figés comme l'eau des étangs
L'inquiétante nuit des longues origines,
Le mystère qui dort au fond lointain des temps.
. . . . . .

(*Id.* p. 28.)

×××

Abordons maintenant l'élégie, qui tient une place de choix dans l'œuvre de notre poète, et qui emprunte ses motifs aux sentiments les plus divers : regret des choses qui meurent, amour filial, impressions fugitives, souvenirs d'enfance.

L'amour lui-même, qui ne pouvait manquer d'inspirer à un grand sentimental comme Le Braz quelques-uns de ses plus beaux vers, s'exprime dans ceux-ci avec une noblesse, une retenue, une chasteté que vous apprécierez.

Voici d'abord : *En Mai*.

Des cloches ont tinté dans le calme du soir...
O mon pays, pays d'Armor, si doux à voir,
Terre en qui l'on sent vivre une âme presque humaine,
Quel est ce souvenir qui vers toi me ramène ?
. . . . . .

(*Id.* p. 33.)

Certains passages de ce poème pourront, je le sais, paraître un peu mièvres à des sens aguerris par la littérature d'avant-garde ; mais l'ensemble n'en est pas moins frémissant d'idéal et baigné d'une douce lueur mystique.

Ecoutez maintenant le *Chant des Vieilles Maisons*, qui semble symboliser le culte des vieilles choses chargées de passé, et auxquelles l'indifférence ou l'ingratitude des hommes donne une âme qu'elles ne possédaient point au temps où ces mêmes hommes en faisaient quelque cas :

Je vous aime, ô vieilles maisons
Que ma jeunesse a traversées ;
Sur de magiques horizons
Vous vous dressez en mes pensées

Vos fenêtres ont des regards
Et vos vitres sont des prunelles
Des yeux étranges de vieillards
Mirant des choses éternelles
... .

(*Id.* p. 81.)

Et voici, d'une inspiration tout autre : *La chanson du vent de mer* :

O vent de mer, ô roi des vents,
Toi qui fais, quand tu te déchaînes
Crier l'angoisse des vivants
Dans le vaste sanglot des chênes,

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer !
.....

(*Id.* p. 36.)

La Bretagne qui s'en va, que Le Braz croyait peut-être prématurément voir mourir sous ses yeux, ce qui lui valut d'être considéré par certains comme un « embaumeur », nous la trouvons tendrement exprimée dans *En Novembre* :

La pluie erre, pleurante, et c'est la mort des choses.
Les tristes mois bretons gémissent un long deuil :
Quelque pauvre de Dieu frappe à mes vitres closes ;
Des sabots de misère ont sonné sur mon seuil...
....

(*Id.* p. 74.)

C'est le même sentiment que l'on trouve extériorisé différemment dans *Le chant de ma mère* :

Le chant que me chantait naguère
Ma mère douce, au long des nuits
A dû mourir avec ma mère...
Nul ne me l'a chanté depuis.
.....

(*Id.* p. 133.)

Je faisais tout à l'heure allusion à la chasteté d'expression de l'amour dans l'œuvre de Le Braz. Jugez-en par ces deux pièces, dont la première est peut-être inspirée par une pure fiction, mais dont la seconde a pour objet une femme du monde qui a tenu dans la vie sentimentale du poète une place assez importante pour que celui-ci lui ait dédié l'un de ses romans et quatre au moins de ses poèmes :

Sône

Vous n'étiez qu'une enfant lorsque je vous connus
O ma jeune amour ignorée,
Vous n'étiez qu'une enfant, et vous marchiez pieds nus
Dans votre robe déchirée
....

(*Id.* p. 189.)

Il était une fois

Vous êtes fée. En vous frôlant, l'hymne des choses
S'anime et s'attendrit, comme aux jours d'autrefois,
Quand du sang de l'amour étaient roses les roses
Et qu'il flottait du songe aux murmures des bois,
....

(*Poèmes votifs*, p. 35.)

×××

Le Braz avait puisé dans la riche matière du folklore breton un suc des plus savoureux qu'il assimila avec un bonheur sans égal.

Il en connaissait tous les genres poétiques et avait recueilli les contes, légendes et traditions populaires qui étaient à l'époque répandus dans nos campagnes, et à l'abandon desquels il assistait impuissant et attristé. C'est surtout de lui-même qu'il parlait, en écrivant, dans sa préface à mes *Mélodies d'Armorique*, publié en 1911 :

« Nous, nés des entrailles du peuple breton, avons puisé dans le folklore le meilleur de ce que nous sommes et le plus pur de ce que nous valons. »

Aussi toute la partie bretonne de son œuvre, lorsqu'elle ne consiste pas dans l'imitation ou l'affabulation de *gwerziou*, de *soniou* ou de thèmes légendaires, reste malgré tout imprégnée en ses fibres intimes de ce folklore, et dégage grâce à cela, un parfum qu'on ne respire qu'en elle.

J'ai choisi pour illuster cette partie quelques pièces dont l'une est l'imitation d'une *gwerz* où le poète a néanmoins, mis beaucoup du sien, et les autres sont des poèmes simplement inspirés par des thèmes répandus dans la littérature

orale du Trégor et de la Cornouaille.

La Lépreuse est le sujet de nombreuses *gwerziou* recueillies par Luzel, qui ont également inspiré Henry Bataille, auteur d'un drame lyrique ainsi intitulé, avec la collaboration de Sylvio Lazzari.

Mona Keryvel met pour aller paître
Pour aller aux champs, paître ses brebis,
Avec sa croix d'or qu'a bénite un prêtre,
Mona Keryvel met ses beaux habits.
.....

(*Chanson de la Bretagne*, p. 90.)

Avec *Jeanne Lesveur*, nous croirons entendre une autre *gwerz* composée il y a trois-cents ans sur le thème de l'amour contrarié, plus amplement développée par l'auteur dans *Tryphina Keranglaz* :

Plus fière qu'une châtelaine,
Jeanne Lezveur, de Kerprigent,
Ne daignerait filer la laine
Si le fuseau n'était d'argent.
.....

(*Id.* p. 123.)

Le Chant d'Ahès nous présente, condensé en un simple sonnet la mythe de la fille du roi Gralon, grande pécheresse transformée en sirène après la destruction de la Ville d'Ys, et en qui les anciens Bretons personnifiaient la mer avec toutes ses beautés, ses séductions et ses perfidies.

Je suis Ahès ! La mer en moi s'est faite femme.
Ma chevelure éparse aux quatre vents des cieux
Embaume l'univers de son puissant dictame
Le firmament n'est beau que miré dans mes yeux.
.....

(*Id.* p. 170.)

Et voici une pièce unique en sa forme, dans l'œuvre de Le Braz. C'est une légende pascale adaptée en langage populaire français, dans l'usage duquel notre poète a révélé de façon inattendue l'égal au moins d'un Jehan Rictus ou d'un Gaston Couté : *La Chanson des P'tits bons enfants*.

C'étaient deux tout p'tits bons enfants
Qu'avaient ni papa ni maman.

Qu'avaient ni papa ni maman
Et qu'avaient pris la clef des champs.
.....

(*Poèmes votifs*, p. 47.)

×××

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait, dans cette causerie, le tour complet de l'œuvre d'Anatole Le Braz. Puisse le simple aperçu que j'ai essayé d'en donner vous inciter, néanmoins, à la mieux connaître. Il est courant d'admettre que, parmi les ouvrages des écrivains ayant publié de la prose et des vers, ce sont les ouvrages en vers qui « sortent » le moins, pour employer un terme professionnel de librairie.

Eh bien ! dans le cas de Le Braz il en va différemment, car je tiens de lui-même que la *Chanson de la Bretagne* avait eu des éditions plus nombreuses qu'*Au Pays des Pardons*, que je croyais être son plus grand succès de librairie.

Mais, dans l'œuvre de mon maître, il reste des inédits dont je redoute qu'ils soient, sinon perdus, du moins perdus pour le public.

Je pense d'abord à un splendide poème sur *Merlin et Viviane*, dont j'ai eu, en 1916, entre les mains le manuscrit inachevé, revêtu par quelque admiratrice du poète d'une somptueuse reliure de maroquin gris. Je pense ensuite à un recueil de vers bretons que je n'ai jamais vu, mais dont mon maître m'a parlé à plusieurs reprises, en me demandant de me charger de sa publication posthume. Le Braz voulait, en effet, que ses adieux à la vie littéraire fussent prononcés dans la langue de son enfance, pour laquelle il avait conservé une tendresse émue, et dont il ne parlait jamais qu'avec respect. Son recueil devait recevoir le titre significatif et doublement émouvant à mes yeux de *Kenavo !*

Qu'est devenu le manuscrit qui, à l'époque, où le poète en parlait, se trouvait entre les mains de son ami Lucien Herr, bibliothécaire de l'Ecole Normale Supérieure ? — Je ne sais. Et toutes les démarches entreprises pour essayer de le retrouver sont restées, vaines jusqu'à présent.

Les amis de la langue bretonne, et, en général, tous les amis d'Anatole Le Braz, ne se consoleront jamais de sa perte. Cependant, sait-on jamais ? Un jour ce précieux document reviendra peut-être à la lumière, et ce sera là un jour de joie pour notre vénérable idiome et ses fervents.

Mais puisque j'ai fait allusion à Le Braz poète bretonnant, je dois prouver à ceux d'entre vous qui ont la bonne fortune de comprendre notre langue, que ce poète n'était nullement inférieur au francisant, en leur récitant l'élégie qu'il lut devant la tombe érigée par ses soins en 1910 à l'une de ses vieilles conteuses, dans le cimetière de Pluzunet :

Maronad Marc'harid Phulup.

Eun amzer 'zo bet, n'eus ket pell,
Pe raje heol, glao pe awel.
Vije dre hencho Breiz-Izel
Da gal aman, da gad duhont,
Eur vaouezik, o vont, o vont
.....

XXX

Et je vais maintenant mettre le point final à cette soirée en vous lisant un dernier poème que je considère comme l'un des plus beaux de la littérature contemporaine, et dans lequel Le Braz semble avoir mis le meilleur de lui-même, tant pour la forme, qui est impeccable, que pour le fond, qui touche à ce que la pensée a pu enfanter de plus noble.

Il s'agit de la pièce qu'il lut à Saint-Brieuc, au pied de la statue de Villiers de l'Isle-Adam, le jour de l'inauguration, le 30 mai 1914. Le lendemain de ce jour je trouvai ces magnifiques alexandrins dans les colonnes du *Journal*, et ils m'enthousiasmèrent tellement que je les appris par cœur au bout de deux ou trois lectures pour ne plus les oublier depuis :

A Villiers de l'Isle-Adam

Toi qui craignais l'hommage à l'égal d'une offense,
Et t estimais plus grand d'être plus délaissé,
Reçois pour humble encens ce souvenir d'enfance
Qui s'élève vers toi du fond de mon passé.
. ...

(*Poèmes votifs*, p. 113.)

Et maintenant, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, il ne me reste qu'un souhait à formuler : vous ayant parlé d'un homme que j'ai beaucoup connu, et que j'ai beaucoup aimé parce que je l'ai beaucoup connu, je souhaite qu'un peu de plaisir que j'ai pris à le faire, et à vous initier à son œuvre poétique, aura été ressenti par vous à entendre évoquer une si belle figure d'écrivain, et à écouter les vers dont il a dit lui-même :

Il les fit en parler de France
Mais son cœur fut breton toujours ;
Bretonne aussi son espérance ;
Bretonnes surtout ses amours !
.....

(*La Chanson de la Bretagne*, p. 218.)

F. GOURVIL.

BIBLIOTHÈQUE

Achats : La Landelle, « Un Corsaire sous la Terreur » (avec la nouvelle « Le Château du Taureau »).

— « Coiffes et costumes de Bretagne » (édité par Laurens).

— « Un cross sous la mitraille », par Guy Péron, ainsi qu'un curieux volume d'anticipations d'Emile Souvestre.

Don : Album de photographies du vieux Morlaix, offert par M. Tréanton, Morlaix.

La Société d'Etudes recevra avec reconnaissance tout don de livres, brochures, gravures, dessins, médailles, ayant trait à la Bretagne.

PETITS ÉCHOS

M. Legros a exposé, en octobre 1945, à l'Hôtel de Ville, ses dessins de captivité à Buchenwald.

Les artistes adhérents de la Société d'Etudes ont eu l'occasion d'exposer notamment à Saint-Pol-de-Léon, Landerneau, etc...

Vient de paraître : un volume édité par les « Editions de Bretagne » : « Images Bretonnes », de J. de Trigon. Bois gravés coloriés de Félicie Herr.

« Johnny de Roscoff », roman par Y.-M. Rudel (pseudonyme de R. Ménoret), a été publié en librairie, ainsi que le recueil de poèmes « Neumes » de René-Salvator Catta.

IMPRIMERIE NOUVELLE, RUE DE PARIS, MORLAIX